

NOTE D'INTENTION – UN BON GARÇON

Un Bon Garçon est un scénario de court métrage qui explore la tension entre aspiration professionnelle et valeurs personnelles. Il met en scène Jonas, un jeune homme issu de classe populaire, sur le point de se faire embaucher par le cabinet de conseil dans lequel il effectue son stage. C'est alors qu'un dilemme cornélien se pose à lui : il va devoir choisir entre prendre le poste ou garder ses valeurs. Ce choix qui nous concerne tous un moment ou un autre, ce sera celui de la tête ou bien celui du cœur, mais entre les deux, il y a la gorge qui se noue et quoiqu'il arrive, ça laissera des séquelles.

Au moment de passer dans le supérieur, lorsque je me suis dirigé vers la publicité, j'avais un objectif en tête : faire partie de l'équipe de cette grande tour en haut des Champs Élysées. Le bâtiment qui, à Noël, était le plus lumineux, le plus décoré. Celui qui éblouissait mon arrière-grand-mère lorsque nous descendions l'avenue pour observer les illuminations. Cette entreprise, reconnue dans le monde, est devenue pour moi une obsession. Et puis un jour, j'ai eu l'occasion de pouvoir y travailler.

Le stage était très bien payé, j'étais apprécié et rapidement on m'a proposé de rester. Seule zone d'ombre : je travaillais pour des entreprises à l'opposé de mes valeurs. J'étais alors tiraillé entre la reconnaissance professionnelle qu'apportait une entreprise comme celle-ci et celui que j'étais au fond ; le gamin qui a commencé la pub parce qu'il voulait raconter des histoires, en attendant de devenir scénariste.

Après avoir mûrement réfléchi cette décision, je suis parti, me suis mis à écrire, et quelques années plus tard, la question de l'opposition entre le travail, les valeurs, et les besoins financiers me hante toujours. C'est ainsi qu'est né *Un Bon Garçon*.

Jonas est certes un « garçon bien », mais le titre est également évocateur sur le plan figuratif. « Un bon garçon », c'est aussi quelqu'un qui se soumet sans broncher aux ordres et aux normes d'un milieu.

Pour atteindre son objectif, il n'a d'autre choix que de changer, de renoncer en partie à qui il est. Cela commence par la tenue vestimentaire et la cravate qui marque le début de cette obligatoire transformation. Lorsqu'il la porte, Jonas n'est pas à l'aise, pas totalement lui-même. Elle l'étouffe, c'est une chaîne autour du cou, et, une fois porté, il n'arrive pas à s'en défaire. Elle le ronge jusqu'au bout, et le marquera à vie, au sens propre comme figuré. D'ailleurs, sa respiration s'accélère et s'intensifie, le son devient également plus oppressant pour le public.

L'action s'inscrit dans deux décors distincts qui représentent à l'image la dualité des ambitions de Jonas. L'idée est de faire transparaître par la mise en scène cette ambivalence.

Tout d'abord il y a son lieu d'habitation, une tour à l'atmosphère chaude et rassurante. Que ce soit chez Mr Salif ou chez lui, il s'y sent bien, dans son élément. La caméra (à l'épaule ou au stadycam en fonction du budget) s'y déplace librement, reste près des personnages, avec le moins de coupe possible. La lumière est tamisée, le décor est jaune, marron, rouge excepté la chambre de Sarah qui est pleine de couleurs du fait de ses peintures. Le son est lui aussi étouffé, les ambiances sont à bas volume, l'atmosphère sonore entoure le spectateur sans pour autant le déranger. Il n'y a jamais de silence mais jamais non plus de « bruit », tout sonne harmonieusement comme une musique de fond. On s'y sent bien.

L'autre décor clé est l'open space de la tour de la Défense. Ce milieu est dur, ses protagonistes sont rudes et cyniques, les enjeux dramaturgiques élevés : il est question de compétition, de licenciements et peu d'états d'âme.

C'est un milieu que Jonas, bien qu'il le côtoie déjà depuis plusieurs mois, peine toujours à apprivoiser. À l'image, cela se traduit par une atmosphère froide, aseptisée qui éclaire de manière égale les moindres recoins de ce décor impersonnel, et ce au premier comme à l'arrière-plan. La lumière est crue, elle accentue le moindre trait des visages. La caméra est fixe, sur pied, à distance de l'action. Le découpage est plus saccadé.

Le silence de l'atmosphère de travail est sans cesse troublé par le bruit des frappes de claviers surmixés, chaque son parasite venant d'un des personnages ou d'un élément du décor (raclement de gorge, BIC quatre couleurs dont on change la mine, téléphone...) a beaucoup d'attaque et est directement mis au premier plan sonore. Comme avec la lumière, rien ne peut échapper aux yeux et aux oreilles du spectateur. Ce dispositif de mise en scène permet aux spectateurs de ressentir le même sentiment d'étrangeté que ressent Jonas, l'impression constante que quelque chose cloche.

Le personnage de Rémi incarne l'interrogation centrale du récit. Il reproche à Jonas d'avoir fait des études, comme si ses ambitions scolaires signaient le rejet de son enfance, de ses pairs, de son milieu. Il est pour Jonas le symbole de l'enfance – il y est d'ailleurs resté puisqu'il insulte celui-ci comme dans une altercation d'ados de cour de récré - une période que le protagoniste quitte définitivement en renonçant à ses idéaux et en entrant pleinement dans la vie active, la vie d'adulte où il se responsabilise pour sa famille. De manière plus métaphorique, Rémi travaille dans une usine de biscuits, symbole de l'enfance que Jonas est désormais obligé de regarder avec distance et détachement.

Pour ce film, j'ai tout d'abord voulu écrire des images verticales qui accompagnent l'intrigue et marquent avec brutalité les changements et le choix du protagoniste. Il y a la cravate bien sûr, mais aussi la dualité entre le lieu d'où le protagoniste vient, une barre d'immeuble, et celui où il va, une tour d'un quartier d'affaires. Chacun des bâtiments est construit sur plusieurs étages correspondant à l'ascension sociale et professionnelle du personnage principal. Mais au final, il n'y a que quand il a les pieds - littéralement - sur terre qu'il avance, évolue.

L'objectif de ce court métrage est de faire ressentir aux spectateurs l'intériorité de Jonas, outre les dialogues, par le son et l'image. Jonas a pris le poste, mais combien de temps tiendra-t-il avant de flancher, deviendra-t-il comme ses collègues un homme cynique que plus rien n'atteint, celui que Rémi lui reproche déjà d'être ?

À travers les questionnements projetés sur Jonas, j'espère pouvoir donner à cette histoire une dimension universelle, qui permettrait aux spectateurs d'interroger leur propre rapport à leur activité professionnelle, à la place qu'ils occupent dans la société et le sens qu'ils y donnent.

Maxime Barthélémy